

*Espace et temps en confinement : dé-familiarisation et paralysie du mouvement
— un regard bergsonien*

Ileana Reinhold (3 mai 2020)

La “guerre” contre le covid-19, comme la nomme notre président, est une drôle de guerre... Il s’agit là d’une guerre que l’on mène depuis chez soi. Au diable les bataillons de soldats bien rangés, les chars d’assaut lancés à toute vitesse contre l’ennemi ! Ici on combat en restant tranquillement chez soi, confortablement assis dans son fauteuil en similicuir gris clair. La bataille consiste précisément, pour la majorité des citoyens, à ne rien faire, à ne pas prendre les armes, à ne pas “aller” au combat. Il ne faut aller nulle part, justement. Nous sommes confinés, assignés à demeure. Drôle de guerre, en effet. Chaque citoyen français (et du monde sommes-nous tentés de dire) fait depuis plus d’un mois l’expérience inquiétante de l’obligation de “ne pas sortir”. Nous voilà ainsi contraints à l’espace intérieur de notre chez-nous. Un espace intérieur qui au fil des jours perd de sa familiarité. L’espace privé de la maison correspond à l’espace le plus intime, le plus subjectif qui soit. Il y a une hiérarchie des espaces à partir du « corps propre » ou « corps phénoménal, [...] sans mystère »¹, du plus intime au plus exotique. L’espace de la maison c’est la possibilité d’un intérieur dans l’extériorité glaciale et radicale de l’espace : « *partes extra partes* »². L’appartement ou la maison, voire la chambre à coucher, pour évoquer les lieux les plus intimes, déploient des intérieurs seconds. Il y a le corps-propre, qui pose « les premières coordonnées spatiales »³, puis il y a la chambre à coucher, la maison et enfin le reste de l’espace, le grand ailleurs infini, objectif et partagé avec les autres hommes. Cet espace privé est donc l’endroit crucial de la subjectivité. L’espace de la maison est chargé affectivement par notre manière de l’habiter. On hante notre lieu de résidence, en laissant traîner des objets à certains endroits ou en associant les propriétés physiques du lieu à des souvenirs positifs ou négatifs... C’est un espace rassurant par sa familiarité. On se sent à l’aise et libre dans l’espace intime du chez-soi : on ne subit pas cet espace, on le connaît par cœur, on anticipe ses moindres recoins, il est “sans mystère” lui aussi. C’est donc un espace de liberté : d’une part la liberté d’être en privé, de pouvoir se soustraire de l’espace public, des règles communautaires et du regard d’autrui. D’autre part on profite également de la liberté de choisir de retrouver cet espace. C’est un espace dont on peut disposer comme bon nous semble, on peut choisir de regagner notre chez-soi quand on le désire. Sauf en temps de confinement où l’on se retrouve privé de cette liberté de l’espace privé.

Perdre le caractère libre de l’espace de la maison revient à renverser notre rapport même à l’espace. La liberté, la familiarité qui découlent du chez-soi garantissent un rapport original, primaire à l’espace mais également au temps. Peut-être que chez-soi il est plus aisés de s’ouvrir pleinement au temps et à l’espace, d’abandonner ce regard utilitaire et réducteur qui nous pousse à calculer, découper infiniment les dimensions qui nous entourent. La maison comme second intérieur, comme espace de soustraction à l’ordre pratique et utilitaire de l’espace public nous permettrait d’appréhender l’espace et le temps sur un mode

¹ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 123.

² Anfray Jean-Pascal, « *Partes extra partes*. Étendue et impénétrabilité dans la correspondance entre Descartes et More », *Les Études philosophiques*, 2014/1 (n° 108), p. 37-59.

³ Merleau-Ponty, *id.*, p. 116-117.

plus « intuitif »⁴, refusant alors un regard purement « analytique »⁵ comme le nomme Bergson. Le philosophe fait la différence entre un mode de perception intuitif et analytique, faisant appel respectivement à l'intuition et à la raison. Nous utilisons la raison pour appréhender le mouvement à travers l'espace et le temps dans le cadre de notre vie pratique : « Erreur profonde ! erreur utile, je le veux bien, nécessaire peut-être à l'action, mais mortelle à la spéulation. »⁶, nous dit-il.

Ainsi, selon Bergson, nous ne pouvons percevoir que l'infini du temps et de l'espace (infiniment petit et infiniment grand) à travers les yeux de la raison, et seule l'intuition, en revanche, peut parvenir à saisir l'absolu :

« Il suit de là qu'un absolu ne saurait être donné que dans une *intuition*, tandis que tout le reste relève de l'*analyse*. Nous appelons ici intuition la *sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. Au contraire, l'*analyse* est l'opération qui ramène l'objet à des éléments déjà connus »⁷.

C'est la vie pratique et ses impératifs utilitaires qui nous portent à disséquer, à hacher temps et espace afin de s'en saisir. L'espace public est un espace divisé, calculé, hiérarchisé qui oblige à un effort de la raison pour pouvoir l'appréhender. Il en est de même du temps public. On calcule le temps de trajet du lieu de travail à la maison, on le divise en autant de points qu'il y a de stations de métro à parcourir... Le sujet projeté dans ses nécessités pratiques se repose sur une conception statique et immobile du réel afin de pouvoir agir sur les choses.

On peut alors penser que l'espace de la maison, en se dégageant de ces impératifs — certes non systématiquement —, offre la possibilité d'un regard neuf, et peut-être plus authentique sur l'espace et le temps. Dégagé de la présence asphyxiante des cadran d'horloges et autres outils régissant temps et espace, le sujet dont la conscience se retrouve libérée (ou du moins un peu plus libre) dans l'espace privé peut expérimenter la « durée »⁸ et le « mouvement »⁹ comme indivisibles. On ne calcule pas le temps chez soi comme on calcule le temps passé assis sur une chaise de classe. Le temps chez nous est dense, uniifié, total. Il est n'est pas rare de se laisser fondre dans son fauteuil de lecture, absorbé dans un roman passionnant, sans se rendre compte du temps qui passe. Et soudainement, en jetant un regard distrait sur son smartphone, on réalise que plusieurs heures se sont écoulées. Par ailleurs, le temps n'est pas linéaire dans la maison, les souvenirs cohabitent tous les uns avec les autres et conditionnent notre rapport à l'espace. Ainsi, chaque repas pris sur la table de la salle à manger familiale réactualise les souvenirs d'enfance de déjeuner du dimanche. Le compas de l'attention, comme se l'imagine Bergson, semblerait s'ouvrir plus largement au sein d'un lieu familier comme la maison, qui repousserait alors la limite drastique que l'on pose originairement entre passé et présent :

« Dès lors, rien ne nous empêche de reporter aussi loin que possible, en arrière, la ligne de séparation entre notre présent et notre passé. Une attention à la vie qui serait suffisamment puissante, et suffisamment dégagée de tout intérêt pratique, embrasserait ainsi dans un présent indivisé l'histoire passée tout entière de la personne consciente »¹⁰.

⁴ Bergson, *La pensée et le mouvant. Essais et conférence*, « La perception du changement », conférence II, Presses universitaires de France, 1911.

⁵ *Id.*, éd. du Centenaire, p. 1395-1396.

⁶ *Id.*, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*. « La perception du changement », conférence II, Presses universitaires de France, 1911, p. 106.

⁷ *Id.*, *La pensée et le mouvant*, éd. du Centenaire, p. 1395-1396.

⁸ *Id.*, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*. « La perception du changement », conférence II, Presses universitaires de France, 1911, p.105.

⁹ *Ibid.*, p106.

¹⁰ *Ibid.*, p. 107.

L'intimité et la liberté du chez-soi inversent le rapport au temps et à l'espace, comme si l'espace privé s'opposait radicalement en tout point à notre manière d'appréhender et d'être à l'espace public. La maison est un lieu essentiel de notre être au monde, un lieu crucial où le sujet expérimente un mode d'être plus authentique et intuitif.

Mais alors que fait le confinement à ce lieu intérieur de l'extérieur ? Comment penser cette inversion du rapport de la conscience au temps et à l'espace quand le sujet est contraint de demeurer chez lui ?

On peut faire le constat très simple : être confiné, c'est retourner à un espace subi, non-libre. Si le propre de l'espace privé est la liberté, alors le confinement balaie foncièrement ce caractère. Être contraint à rester dans sa maison ou son appartement revient petit à petit à perdre la sensation réconfortante et paisible que l'on éprouve à être chez soi. Les murs semblent chaque jour se rabattre les uns sur les autres, la lumière qui inonde le salon perd chaque matin de son éclat, chaque recoin de l'appartement devient insupportable, trop étroit, trop sombre, trop cloîtré, trop *confiné*. Cela vaut notamment pour les citadins des grandes villes ne possédant souvent qu'une infime superficie de sol, enclos entre quatre murs humides et peu éclairés. Comment supporter d'être enfermé pendant près de deux mois dans un endroit si réduit ? Un lieu particulier, comme le chez-soi, aussi agréable soit-il, devient oppressant quand on y est contraint.

En effet, l'espace privé se polarise affectivement de manière positive en opposition avec l'infini objectif de l'espace. L'homme est toujours appelé à parcourir l'espace, même en esprit. C'est parce que le sujet sait qu'il peut aller partout, qu'il valorise périodiquement le lieu familier qu'est la maison ou l'appartement. Nous passons notre vie à regagner un *ici* après avoir traversé tel ou tel là-bas. Lorsqu'on nous retire la possibilité de jouer au jeu de l'espace, c'est-à-dire de jongler entre ici et là-bas, notre rapport quotidien à l'espace s'effondre. Le chez-soi devient oppressant et ne constitue plus ce lieu rassurant que l'on regagne pour se recentrer. Rester au centre de l'espace, rester chez soi n'est pas longtemps supportable alors même que la nature de l'espace nous appelle sans cesse à le parcourir, à gagner les points les plus reculés de celui-ci. Un espace particulier contraint perd donc sa valeur d'*ici* rassurant, obtenue par comparaison à l'immensité indéterminée de l'espace. L'espace privé contraint prend la forme d'un espace non-libre, subi et oppressant qui perd petit à petit sa familiarité, surtout si les soucis pratiques viennent s'y adjoindre, à travers le télé-travail par exemple.

Il s'agit alors de repenser la place de la maison dans notre appréhension de l'espace. Si nous avons établi plus tôt, qu'en temps normal, celle-ci constitue un lieu crucial de recentrement, d'ouverture authentique à l'espace et au temps, on peut se demander s'il en est de même en temps de confinement. Il semble y avoir là deux possibilités. Certains peuvent percevoir le confinement comme un temps de recentrement approfondi, de mise à l'écart totale permettant de renouer avec la maison comme étant pleinement le centre de notre espace quotidien. Ainsi, on voit se multiplier sur *Youtube* les vidéos de développement personnel nous exhortant à concevoir positivement ce temps de pause. Il s'agit donc de se rapprocher de son rythme biologique naturel, de s'adonner à des séances de méditation ou encore de se livrer à un grand nettoyage de printemps afin de s'organiser un nouveau salon plus *feng shui* pour laisser les ondes traverser l'espace.

Néanmoins, cette situation semble plutôt s'offrir sous son jour accablant pour la majorité d'entre nous et, d'un point de vue philosophique, le confinement altère profondément notre conscience de l'espace. Vivre dans un espace confiné, c'est perdre ce rapport privilégié à l'espace de la maison, perdre cette sensation de soustraction à l'ordre public et donc tomber dans un rapport objectif et pratique à l'espace. Quand on vit le temps et l'espace sur un mode oppressif, on tombe dans l'obsession de l'analyse chiffrée. On compte les heures et les minutes qui passent lentement, on déplace tous les meubles de l'appartement de manière à trouver la position qui donne l'illusion d'avoir un maximum d'espace, on planifie méticuleusement le parcours de la balade du jour autorisée par l'attestation de déplacement à laquelle nous devons nous astreindre. L'espace et le temps subis reprennent bizarrement une couleur neutre, inexpressive et nous portent à reposer

sur le monde confiné un regard analytique. Tout nous apparaît comme parfaitement statique, le dynamisme spatial et temporel qui fonde le réel semble s'être évanoui et nous laisse devant un réel lisse, lent et plat. Alors qu'en temps normal, le temps et l'espace semblent toujours nous échapper, et notamment le temps au sein de l'espace privé de la maison qui ne correspond qu'à un maigre intervalle de repos entre deux moments de vie pratique et publique, en confinement, il semble que nous ayons trop de temps. Nous avons perdu ce caractère mobile et dynamique du quotidien. Sans ce dynamisme, le temps récupère un aspect homogène, infini et parfaitement régulier. Et cela se répercute sur notre appréhension de l'espace réduit de la maison : sans mobilité, on se retrouve contraint dans un espace immobile qui ne nous frappe plus que par son étroitesse.

C'est ce retour à un temps et un espace qui se donnent seulement sur le mode quantitatif qui est insupportable, et encore plus, au sein même de l'espace privé qui est l'espace de la valorisation qualitative par excellence. En perdant la liberté caractérisant l'espace privé, on s'éloigne d'une appréhension intuitive de l'espace et du temps, et l'on retombe ainsi dans une approche pratique et raisonnée du monde, une approche qui porte de nouveau à la dissection de l'espace et du temps en micro-unités de mesure, auxquelles on se rattache dans un but rassurant. Il n'y a cependant, rien de plus angoissant qu'un monde statique, «une fixité qui n'est qu'un arrangement éphémère entre des mobilités »¹¹. Nous voilà ainsi submergés dans un espace et un temps subis, rigides et fixes auxquels on se cramponne à travers l'autopsie méthodique de la raison, qui ne fait que renforcer le caractère asphyxiant de cet événement. Pire encore : cette situation paralytique insupportable est d'autant plus renforcée par le contexte sanitaire, scientifique et politique qui piétine à montrer quelque amélioration. La seule question qui demeure est la suivante : comment au quarantième jour de confinement, se rendre de nouveau disponible et à l'écoute du «bourdonnement ininterrompu de la vie profonde »¹² ?

¹¹ *Ibid.*, p. 106.

¹² *Ibid.*, p. 105.